

Ludovic Ferry

À l'aube d'un long chemin

– Mélanie, souhaites-tu nous dire quelque chose aujourd'hui ?

Les regards se tournent vers moi. Pas la peine d'attendre. Je baisse les yeux. Des semaines que l'on me demande de prendre la parole. Des semaines que je baisse les yeux, comme si je n'étais pas là. Les autres peuvent bien prendre mon tour, parler tout leur saoul, pleurer, se prendre par les épaules. Moi, je ne dirai rien...

Plus jamais.

Le centre de rééducation est magnifique. Ça fait un peu de route pour ma famille de venir jusqu'ici, depuis Carpentras. Mais je préfère... Hyères, vue sur la mer. Moi, je ne l'avais jamais vue avant d'atterrir ici. Pour moi, l'été, c'était la cité des Oliviers qui me servait d'horizon... Des heures étirées à l'infini. Pour oublier...

Les arbres, les pins si hauts qu'on croirait qu'ils vont toucher le ciel, jettent une ombre incertaine où il fait bon s'assoupir. La mer ! C'est merveilleux, la mer ! Je pourrais passer des heures à regarder les petits reflets qui brillent à sa surface quand le vent souffle fort et qu'il la froisse.

Des écailles d'argent.

C'est là, sur les bancs à l'ombre des pins gigantesques qu'il vient souvent se ressourcer. Il

marche avec d'infinies précautions dans son pyjama bleu. Ses chaussons émettent de petits crissements sur les graviers des allées. On dirait un vieillard, à le regarder déambuler dans le parc.

Il s'assied là, paisible. Il s'allume une cigarette. Il regarde la mer pendant des heures et, moi, je le regarde. De l'autre côté de ma fenêtre. Dans ma chambre, je m'imagine un banc à moi, une ombre rafraichissante, une promenade... Ce n'est encore que mon lit. Toujours mon lit... Alors je voyage par procuration. Et lui ne me voit pas. Il ne voit rien ni personne d'ailleurs, pas plus les autres malades qui passent et le saluent que les infirmiers qui lui rappellent qu'il est interdit de fumer. Il fume. Il rêve. Et moi je rêve aussi.

La nuit, parfois, je me réveille en nage. Je crie et cela me réveille. Je sais que c'est moi qui ai crié parce que le son strident de ma voix résonne encore dans la nuit, comme une empreinte laissée dans le sable. Une note qui file en longueur, peut-être dans mes oreilles, peut-être dans l'air empesé des couloirs. Des images me reviennent au creux de la nuit et me réveillent dans un bond. Des images... Des silences...

Les matins sont des heures délicieuses. Les équipes passent pour les soins avec des sourires plein la bouche. Des visages frais, des sourires avenants. Des heures de douceur dans la clarté naissante du jour. Les murs sont encore tout éclaboussés des terreurs nocturnes, des douleurs qui vrillent les os, les chairs. La paix de l'aube n'a pas assouvi toutes les angoisses, mais bon nombre ont cédé aux premières lueurs.

Quand je le peux, je descends au réfectoire. Cela m'aide à sortir des épreuves du sommeil et des rêves. Comme franchir le pas d'un monde plus accueillant, je quitte ma chambre et ce lit tout chamboulé de terreurs. Des visages... Des sourires...

La grande salle bruit d'un délicat murmure. Comme une conversation, entre personnes calmes et posées. C'est cela que je viens chercher ici, plus que le réconfort d'un chocolat chaud et de quelques tartines. Un léger bruissement, tandis que le soir résonne de la fureur d'un combat. Ainsi vient le moment des soins.

– Mélanie, nous t’écoutons... Si tu souhaites nous parler de quelque chose.

Toujours le même protocole. Toujours le même silence résigné. Je suis comme ça. Je n’ai peut-être que douze ans, mais je sais ce que je veux. Le silence, c’est ma règle. Enfouir ces choses. Les taire. La chair prend le pas sur moi. Je ne pense plus, parfois. Je vibre. Je sens la douleur creuser son terrier dans ma poitrine. La douleur des Vérités Tristes.

Je ne suis plus...

Rien.

Pour la toilette, ce matin-là, c’est Nicole qui s’est occupée de moi. Je l’aime bien, Nicole. Une belle infirmière, quarante ans peut-être, si douce. Sur ma peau, ses doigts courent comme une promesse de réconfort. Elle m’a parlé. Elle m’a dit que je restais belle. Que mes cicatrices ne se verraient bientôt plus. Elle m’a savonnée avec délicatesse. C’est bizarre, mais j’adore l’odeur de ces savons dont on se sert à l’hôpital. Ça sent le savon. Rien d’autre. Juste une agréable odeur laiteuse. Propre.

Elle m’a parlé. Comme toujours. Et moi, je n’ai pas su lui répondre. Je me serais bien confiée, mais je ne peux pas. Mes blessures ne laissent pas toutes voir leurs cicatrices. J’ai détourné la tête et j’ai pleuré. Trop de choses pèsent encore sur moi que je ne peux encore gérer. Alors j’ai pleuré.

Quelque chose a chancelé dans sa voix. Puis elle est sortie. Je l’ai entendue appeler une collègue pour la remplacer et finir ma toilette. Je l’ai entendue m’appeler « pauvre petite » et dire : « Elle pourrait être ma fille ».

Oui, sa fille.

Dans mes rêves, je ne revois presque rien ni personne. Je me souviens surtout des paroles. Tout ce qui s’est dit autour de moi, avant que l’on ne m’endorme. Les voix meublent ces instants...

Les cris des badauds avant que les pompiers n’arrivent. Les paroles rassurantes des médecins sur la chaussée. Les questions qui fusent de toutes parts. L’ambulance. Le déchoc. Le froid,

nue sur un brancard. L'horrible détachement de l'hôpital. Les commentaires crus. Toutes ces phrases lâchées sans retenue, sans ménagement, et qui vous blessent autant que le traumatisme lui-même. Les « Elle s'est fracassée », les « Oh putain ! », les « Regarde-moi ça ! »... Puis l'oubli.

Après vient la douleur.

Durant les séances de kinésithérapie, la douleur mord si cruellement que vous craignez toujours que quelque chose en vous se soit rompu. Même à cela, on s'habitue. Les efforts que je dois faire pour remuscler mon dos, mes jambes, mon bassin, sollicitent des régions de mon corps et des muscles que je ne me connaissais pas auparavant. Maintenant, la douleur me les apprend. Je subis sans un bruit, sans un cri, parce qu'il est là. Le beau brun qui fume sur le banc, sous les pins. Je l'appelle « Face à la mer ». C'est beau et mystérieux, comme lui. Tellement beau. Dans ses grands yeux verts, il y a tout ce que ce monde a de beauté. La candeur en sus. Ce regard émeraude qui fixe sans ciller, sans se détourner lorsqu'on le croise. Des yeux d'enfant. Je crois qu'il a retrouvé ses yeux d'enfant.

J'ai saisi des bribes de conversation à son propos. J'apprends qu'il a été victime d'un accident de la route. Comme beaucoup ici. Il conduisait. Trois jeunes mineurs sont morts dans cet accident. Lui, il n'avait pas le permis. Il avait volé la voiture. Il avait fumé de la résine de cannabis.

Il est grand traumatisé crânien. Cela explique qu'il paraisse lunaire, beau et rêveur. Non, beau, il devait l'être avant. Mais avec cet accident, il a tout perdu. L'usage de la parole. Son autonomie. Ses amis. Il est d'une solitude infinie. Pour lui, plus rien n'existe plus dans ce monde sinon la mer qu'il regarde des heures, assis sous les pins. Ses yeux ne sont pas ceux d'un enfant. Un enfant est curieux du monde qui l'entoure. Lui, il ne nous voit pas. L'acuité de son regard nous transperce. Mais, moi, je m'en fous. Je l'aime bien quand même. Il m'aide...

Ma famille ne vient plus me voir depuis quelques semaines déjà. C'est mieux ainsi. Plus simple. Pour nous tous. Je ne supporte pas de voir ma mère se torturer. « Est-ce de sa faute ? » C'est ce qu'elle se demande. Je le vois. Je le sens. Et lui, mon beau-père, il souffrait tellement

de me revoir. Guy. Ma mère s'est remariée avec un type qui s'appelle Guy et qui viole sa fille, sa *Mélane*... Je croyais vraiment que ma mère n'était pas au courant... Jusqu'au jour où je les ai entendus en parler. Alors j'ai su... Et j'ai sauté.

Sur le trottoir, mes os se sont rompus comme du bois mort. C'était comme lancer un appel au secours, en somme. Mais personne n'a entendu, ni parlé. Mes jambes se sont brisées en une vingtaine de morceaux. Mais une ou dix fractures, c'est du pareil au même. C'est la première qui fait toujours le plus souffrir. Ma mère, elle n'a toujours rien dit. Elle n'a pas respecté la règle du jeu. Tacite. Encore une fois. Des silences. Ma colonne vertébrale aussi s'est rompue. Mais je devrais pouvoir bientôt sortir de mon fauteuil : la moelle n'est pas touchée. La règle disait : « Moi, je me suicide ; toi, tu parles pour moi. Tu mets les mots. Tu racontes cet enfer incestueux. Tu me libères. Tu me réincarnes. Et moi je revis. Je reviens. »

Mais non... Rien... Le déni... Les silences... Ces longues minutes de silence où Guy se démène pour conserver une mine présentable et ma mère triture machinalement mon ours en peluche fétiche. Des caresses par procuration. La gêne. La honte. Les remords...

Alors, moi aussi je me tais.

– Mélanie, tu es sûre que tu ne veux pas nous parler ?

Sûre ! C'est moi qui dicte les règles à présent.